

LUCIDE ?

« Soyons clair : dans la pop, au fond, il n'est question que de Coca-Cola. »
Nick Cohn, 1969.

Le petit monde du rock des sixties vu par le critique Nick Cohn. Décapant. Il a osé s'attaquer aux mythes

Assourdi de dance music et de techno, perclus de hip-hop, battu par la vague toujours recommencée de la variété, le rock – le vrai – n'en finit plus d'agoniser, entre visites guidées de ses gloires passées et ressassements infinis de ses mythes éculés, genre colère adolescente et rebelle sans cause. Heureusement, des traces de cette onde de choc qui balaya ce demi-siècle, avant de retomber sous forme d'un produit culturel consensuel et adipeux, entre Elton John et Oasis, subsistent. Ainsi *Awo**pb**opaloo-*

*bop alop**bam**boom*, premier livre de critique rock, publié en 1969 par Nik Cohn, présente-t-il une vision panégyrique et très personnelle du genre, de Little Richard à Jimi Hendrix. L'auteur, très tôt électrisé par ce concentré de désirs sales et d'âpres frustrations qu'incarnèrent aussi bien Bill Haley que les Who, Eddie Cochran que Phil Spector ou les Rolling Stones, ne cache pas un net penchant pour les seconds couteaux. Plus frustes que mélodieux, véritables feux de paille, ces rockeurs-là avaient pour vertu de brûler leurs dernières cartouches ici et maintenant. Véri-

tables combustibles hystériques, ils avaient le mérite d'immoler leur libido live et pour de vrai, propageant ainsi une excitation et un plaisir immédiat. Ecrit à l'instinct, servi par une verve et une acuité impitoyables, cette plongée dans la pop – du temps où elle était encore bête et méchante – nous détaille autant l'impact physique et les modes de vie des Elvis Presley ou des Monkees, que leur apport musical propre. Car Nick Cohn ne se voit pas en sociologue psychologisant, traçant la généalogie de l'histoire du rock. Il a compris avant tous qu'il s'agissait avant

tout d'une histoire de spectacle, d'une course au consumérisme éperdu menée par quelques zigomars braillards bradant leur exhibitionnisme outrancier à des rapaces magouilleurs, qui en feront à leur tour des machines à fantasmes pour jeunes filles en mal de sensations brutes...

Le rock n'est que cela, un surgissement du désir, l'irruption sauvage d'une liberté illusoire, sur trois minutes et demie de vinyle. Pour Cohn, la fracture qui a séparé le rock de cette impulsivité primale issue des années 50 pour le livrer aux laborieuses prétentions artistiques



Johnny Rotten, des Sex Pistols, chantant *Anarchy in the UK*, blasphémant « *I am an Antichrist* », vomissant les loisirs industriels dans *Holidays in the sun*, serait donc l'héritier de ces agitateurs de l'ombre, le dernier maillon d'une chaîne invisible, l'ultime cracheur d'un feu sacré. Le punk, avec Rotten et quelques autres, arracha au rock son dernier cri primal et réalisa un bref instant le projet dada : dissoudre les frontières entre l'art et la vie. Pour le saisir, il fallait comme Marcus être à l'heure au bon endroit. Quelques vibrants morceaux pur « rock-critic » en attestent.

Mais la victoire de *Lipstick Traces* est ailleurs, dans la maîtrise avec laquelle l'auteur explore le labyrinthe des ascendances. Ce fut manifestement un travail ardu, un truc de rat de bibliothèque et d'enquêteur. Cela pouvait donner un grand arbre sec aux ramifications stériles. Au contraire, ces pages denses, érudites (et traduites, hélas, trop le nez dans le texte), propagent une ardeur communicative. En perdant un peu de son secret, l'histoire n'en devient que plus fascinante.

Son épilogue est amer : il le serait plus encore aujourd'hui qu'un Rotten gras du bide a reformé les Sex Pistols, qu'un Debord enseveli sous les commentaires de ses œuvres, en passe d'être digéré par la société du spectacle, s'est suicidé. Si la vraie subversion court toujours, elle est cachée comme jamais. D'autres histoires grouillent peut-être encore sous l'histoire officielle, annonçant « un prochain tournant ». C'est en suggérant cela que *Lipstick Traces*, entièrement parcouru par un frisson destructeur, est un livre encourageant, bien plus qu'il n'en a l'air ● **François Gorlin**

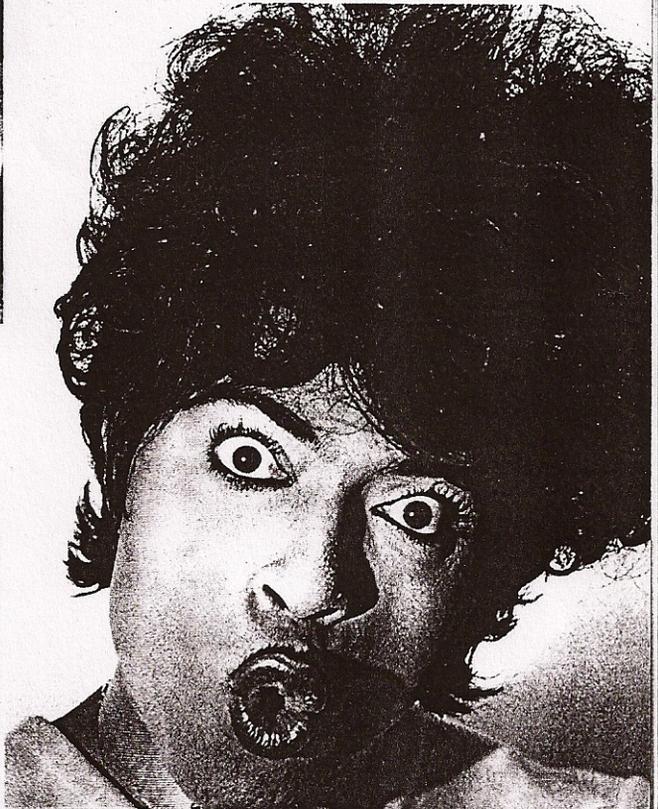
Lipstick Traces, de Greil Marcus. Traduit de l'américain par Guillaume Godard, 500 p., 190 F.
A wop bop a loo bop a lop bam boom, de Nik Cohn. Traduit de l'anglais par Julia Dorner, 272 p., 120 F. Tous deux aux éditions Allia.

poètes et conspirateurs de l'Internationale lettriste, refondée plus tard en Internationale situationniste. Précurseurs de Mai 68, et autodétruits dès 1996. Et voici, plus loin dans le temps, les surréalistes des années 20, et le mouvement dada. Dada/punk, même combat – souterrain, perçant en pleine lumière par accident.

Marcus, universitaire de formation, aurait pu se contenter de brasser la théorie, de faire rimer les concepts. Il préfère raconter des histoires, et ces histoires reliées entre elles en tracent une seule, qui prend selon les moments du siècle un visage différent : Richard Huelsenbeck, forte tête de Dada, à Berlin, juste après la Première Guerre, disant qu'il faut détruire l'art, « *soupe de sécurité morale* ». Michel Mourre qui, un jour de 1950, fit irruption à Notre-Dame déguisé en dominicain et monta en chaire déclarer « *la mort du Christ-Dieu pour qu'enfin vive l'Homme* ». Isidore Isou, feu follet de l'Internationale lettriste, prônant que « *l'exercice le plus urgent de la liberté est la destruction des idoles* ». Guy Debord, cerveau des situationnistes, auteur de *La Société du spectacle*, édictant au temps du rock balbutiant que « *les arts futurs seront des bouleversements de situations, ou rien* ».



En haut, Johnny Rotten, leader des Sex Pistols. Au centre, le « situ » Guy Debord. A droite, Little wop bop a loo bop a lop bam boom Richard.



PCW / RALPH NORSE / LIFE MAGAZINE